Moreau, Charles François Jean Baptiste
Le petite gouvernante

PQ
2367
M4P4

Moreau et Gentil.

La petite gouvernante.

1811.

LA PETITE GOUVERNANTE,

COMÉDIE

En deux Actes et en Prose, mêlée de Vaudevilles,

PAR MM. MOREAU ET GENTIL;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 2 Juillet 1811.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. D'HORICOURT, ancien officier-général, décoré de la croix d'honneur. Vieillard de 70 ans.	M. *Vertpré.*
CLARA, sa petite-fille, sous le nom de Victorine.	Mme. *Hervey.*
Mme. D'ARTIMONT, fille de M. d'Horicourt et mère de Clara.	Mme. *Bodin.*
M. D'ARTIMONT, époux en secondes noces de Mme. d'Artimont, beau-père de Clara, Capitaine de marine marchande.	M. *Fontenay.*
Le Colonel MELVILLE, amant de Clara et ami de M. d'Artimont.	M. *Armand.*
CONSTANT, valet du Colonel.	M. *Fichet.*
MORIN, vieux Serviteur de M. d'Artimont et jadis au service de M. d'Horicourt.	M. *Hypolite.*
MARGUERITE, vieille paysanne au service de M. d'Horicourt.	Mme. *Duchaume.*
Un Magister.	M. *Carle.*
THÉRESA, CÉCILE, URSULE, jeunes paysannes.	Mlle. *Louise.* Mlle. *Chapelle.* Mlle. *Jenny.*
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe à Soisy sous Etioles.

LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2367
M4P4

LA PETITE GOUVERNANTE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée de Vaudevilles.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne. A droite du spectateur, la maison de M. d'Horicourt; en face une table de pierre, des chaises, un banc, et un berceau de feuillages ombrageant le banc; à côté de la maison de M. d'Horicourt et sur le second plan, une chaumière appartenant à Germain. On apperçoit dans le fond le chateau de Soisy.

SCENE PREMIERE.

M. D'HORICOURT, MARGUERITE.

M. D'HORICOURT, *s'appuyant sur le bras de Marguerite.*

Cette petite promenade m'a fait du bien; la matinée est charmante.

MARGUERITE.

Vous la trouveriez encore plus agréable, si nous avions rencontré Victorine; car c'est au-devant d'elle que nous allions, sous prétexte de nous promener.

M. D'HORICOURT.

Je ne m'en cache pas.

MARGUERITE.

J'avais prédit ce qui arrive, moi. Laisser aller à la noce une jeune fille de dix-neuf ans. Le plaisir est là, la tête tourne, on oublie l'heure, et adieu le devoir. Je ne lui pardonnerais pas d'y manquer un jour comme celui-ci, où vous dotez une fille de ce village, où c'est pour tout le canton la fête de la reconnaissance.

M. D'HORICOURT.

Victorine n'est pas encore en retard, je lui ai donné trois

jours : pouvais-je lui refuser le plaisir d'aller à la noce de sa sœur ?

Air : *Le soir après pénible ouvrage.*

Plantes du jardin de la vie,
Par la gaîté nous renaissons ;
Sa présence nous vivifie,
Mais sans elle nous languissons.
Le charme d'une douce ivresse
Peut seul épanouir nos cœurs ;
Le plaisir est à la jeunesse,
Ce que le soleil est aux fleurs.

MARGUERITE.

Oui, mais il les brûle quelquefois ; et puis, entre nous, n'avez-vous pas accordé ben légèrement vot' confiance et votre amitié à cette petite servante, fort gentille d'ailleurs, mais dont vous ne connaissez pas les parens ; elle n'est ici que depuis deux mois, et n'a d'autre recommandation auprès de vous que celle de M. Morin, qui en aurait peut-être grand besoin pour lui-même, et qui n'habite ce village et la chaumière voisine, que d'puis peu de tems ; qu'on voit sans cesse allant et venant sur la route de Paris.....

M. D'HORICOURT.

Tu te trompes, Marguerite ; Morin est un franc Picard qui était au service du premier mari de ma fille, et qui m'a donné une preuve d'attachement en venant s'établir auprès de moi ; quant à ses courses à Paris, le petit commerce qu'il fait les justifie.

MARGUERITE.

Vous avez réponse à tout.

M. D'HORICOURT.

Eh ! n'est-ce pas à lui que je dois ma Victorine, qui par son caractère enjoué, son esprit au-dessus de son état, et mille petits soins aimables, a trouvé le secret d'adoucir les chagrins que me cause ma famille ?

MARGUERITE.

Vous avez des chagrins, monsieur ? Je m'en suis toujours doutée, mais je n'ai jamais osé...

M. D'HORICOURT.

Les services que tu me rends depuis sept ans, bonne Marguerite, te donnent des droits à ma confiance.

MARGUERITE, *à part.*

Je vais enfin savoir queuqu' chose.

M. D'HORICOURT.

Apprends donc le motif de la vie solitaire à laquelle je me

suis condamné moi-même. Ma fille, madame de Saint-Alme, très-jeune encore, devint veuve avec un enfant en bas âge, dont la gentillesse et le caractère aimable captivèrent tout mon attachement. Nous habitions, à Paris, le même hôtel; Mad. de St.-Alme contracta bientot de nouveaux liens; son époux, capitaine d'un vaisseau marchand, homme d'un caractère impérieux et fier, environna l'enfance de ma chère Clara d'humiliations et de déplaisirs. La naissance d'une fille, fruit de ce second hymen, rendit encore plus affreux le sort de la pauvre Clara, dont les graces et l'esprit ne faisaient que trop appercevoir les défauts de sa sœur. Le capitaine, blessé de cette supériorité, redoubla d'injustices envers sa belle-fille; la mère n'eut pas la force de s'y opposer. Je voulus suppléer à sa faiblesse; je fis des représentations à mon gendre, il n'en résulta qu'une dispute fort vive entre nous, dans laquelle M. d'Artimont finit par me déclarer qu'il était maître chez lui: c'était me dire que je n'étais plus chez moi; je profitai de l'avis, et je me retirai dans ce village sans dire le lieu de ma retraite à d'autres qu'à Morin et à ma chère Clara, qui m'ont, jusqu'à ce jour, gardé le secrèt le plus profond.

MARGUERITE.

La conduite de vot' fille est impardonnable.

M. D'HORICOURT, *avec force.*

Aussi ne la lui pardonnerai-je jamais. Les lettres que je recevais régulièrement de Clara adoucirent pendant long-tems mes ennuis; mais depuis deux mois j'ai cessé d'en recevoir, et je n'ai plus d'autre plaisir dans ma retraite, que de chercher des malheureux à soulager.

MARGUERITE.

Sans vouloir encore qu'ils connaissent leur bienfaiteur.

Air: *De la pipe de tabac.*

Lorsque, pour venger notre injure,
L'honneur autrefois vous armait,
L'ennemi, sentant sa blessure,
Voyait le bras qui la donnait. (*bis.*),
Mais quand votre âme toujours bonne
Veut obliger, c'est en secret;
On ne voit pas la main qui donne,
On n'apperçoit que le bienfait.

Mais vous affectionnez sur-tout les militaires.

M. D'HORICOURT.

J'en conviens; ils me rappellent le tems où je l'étais moi-même; mais laissons cela, je rentre pour écrire quelques let-

tres, pendant que tu apprêteras mon déjeûner, que tu rangeras sur cette table (*Morin paraît dans le fond.*)

MARGUERITE.

Oui, monsieur (*Ils rentrent tous deux*).

SCENE II.

MORIN, CLARA, *elle a un costume de bal, simple mais élégant; un voile qu'elle tient à la main.*

MORIN, *d'un air mystérieux, à la cantonnade.*

Mademoiselle! mademoiselle! ils sont rentrés.

CLARA.

Je ne m'étais pas trompée, c'est bien M. d'Horicourt et Marguerite que nous avons apperçus au bout de l'avenue.

MORIN.

Le bon papa perdait déjà patience. Mais ou je me trompe fort, ou j'ai reconnu quelqu'un qui n'était pas moins impatient que lui de nous voir arriver.

CLARA.

Que veux-tu dire?

MORIN.

Que nous avons été bien accompagnés depuis Paris jusqu'ici.

CLARA.

Par qui?

MORIN.

Par un certain colonel qui, toute la nuit dernière, ne s'occupait que de vous au bal brillant qui suivit le mariage de votre sœur.

CLARA, *vivement.*

Le colonel Melville?

MORIN.

Précisément: il avait peur apparemment que nous ne nous égarassions en chemin; mais croyez-moi, mademoiselle.....

Air: *Traitant l'Amour sans pitié.*

Pour flambeau ne prenez pas
Celui du dieu de Cythère:
A sa lueur mensongère
On risque plus d'un faux pas.
Le plus mauvais guide en route
Est l'amant que l'on écoute,
Sur les dangers qu'on redoute
Il cherche à vous rassurer;

Mais l'ardeur dont il pétille
Est auprès de jeune fille
Le feu follet qui ne brille
Que pour mieux nous égarer.

CLARA.

C'est juger mal le colonel..... qui est le meilleur ami de M. d'Artimont; mais es-tu bien sûr ?....

MORIN.

J'ai reconnu son valet; quoiqu'à une assez grande distance de la voiture, il ne la perdait pas de vue, et ces messieurs ont mis pied à terre un moment après que nous fumes descendus nous-mêmes.

CLARA.

Que penser d'une pareille démarche ?

MORIN.

Oh ! ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; mais tenez, mademoiselle, je crains que ma complaisance pour vous, ne nous joue quelque mauvais tour.

CLARA.

Eh quoi ! Morin, vas-tu te repentir d'une bonne action ?

MORIN, *gaiment.*

Une bonne action ! me faire faire mensonges sur mensonges.

Air : *Au soin que je prends de ma gloire.*

Jugez de mon obéissance,
Vous me rendez à tout moment,
Dissimulé par complaisance,
Et menteur par attachement.

CLARA.

Rassure-toi, si l'artifice,
Dès qu'il peut nuire est défendu;
Quand il répare une injustice,
Il devient presque une vertu.

MORIN.

Oui, mais que dirait M. d'Artimont, mon nouveau maître, s'il savait qu'aulieu d'être à la pension, où l'on vous croit depuis deux mois, et où il m'avait donné l'ordre de vous reconduire, vous faites ici les fonctions d'une petite gouvernante.

CLARA.

Tu le sais, Morin, privée presqu'en naissant des carresses d'un père, je dois tout à M. d'Horicourt; sous l'humble déguisement qui me cache à ses yeux, qu'il m'est doux de lui rendre une partie des soins qu'il prit de mon enfance. S'il s'est éloigné de sa famille, n'en suis-je pas la cause involontaire ? C'est à moi de le ramener, c'est à moi d'obtenir le pardon de ma mère; et ce motif justifie..... ennoblit même l'emploi que je remplis en ces lieux.

MORICE.

C'est fort bien; mais si votre bon papa venait à découvrir que je suis toujours au service du capitaine d'Artimont, et que mon établissement ici, mon prétendu commerce, mes voyages, ne sont que des fables inventées pour masquer la vérité?

CLARA.

Il te remercierait pour avoir mis sa Clara dans ses bras.

MORIN.

Et le capitaine me chasserait pour avoir trahi sa confiance.

CLARA.

Je te prédis le contraire; mon pauvre Morin, ne te lasse pas de m'obliger.

MORIN.

Moi, me lasser! il faudrait donc que j'eusse oublié que je dois tout à feu monsieur votre père.

Air : *Ah! que de chagrin dans la vie.*

Pourrais-je me faire un mérite
Des services que je vous rends!
Il faut bien qu'un enfant hérite
De ce qu'on doit à ses parens.
Un seul instant suffit pour satisfaire
Aux dettes qu'imposa l'honneur;
Ce n'est pas trop de notre vie entière
Pour acquitter celles du cœur.

Convenez cependant que vous avez joué de bonheur en parvenant à tromper les yeux de M. d'Horicourt.

CLARA.

Je n'avais que douze ans quand il quitta la maison de ma mère; le changement que sept années ont opéré en moi, m'a bien servi, et j'espère que je me suis acquitté de mon rôle avec assez d'adresse; aussi suis-je on ne peut mieux dans les bonnes graces de mademoiselle Marguerite.

MORIN.

En effet, je commence à croire que la petite gouvernante supplantera la gouvernante en chef.

CLARA.

Mais il est tems que j'aille reprendre mes habits, et que je redevienne Victorine.

MORIN.

Vous avez raison.

CLARA

Donne-moi la clef de la porte de communication, afin que si le colonel est réellement ici, je puisse tromper sa surveillance, et rentrer chez M. d'Horicourt sans être aperçue.

MORIN

Comment, vous aurez la cruauté de lui échapper ainsi !

CLARA

Je le dois.

Air nouveau de Doche.

Peut-être qu'à l'entendre
Mon cœur me porterait,
Mais je dois sans attendre
Suivre un plus doux projet. (*ter*)
L'amitié près d'un père
Guide ici mon ardeur;
Ah ! quel plus doux salaire
Pourrait flatter mon cœur,
Si ma famille entière
Me devait le bonheur.

Ensemble.

Mais si tu vois Melville
Près de cette maison,
Eloigne, en homme habile,
Jusqu'au moindre soupçon.

MORIN.

A vos ordres dociles,
Morin vas, j'en réponds,
Chasser en homme habile
Jusqu'au moindre soupçon.

Voici la clef; j'aperçois le valet du colonel, je vais soutenir l'assaut. (*Clara rentre dans la chaumière.*)

SCÈNE III.

MORIN, CONSTANT,

MORIN *à part.*

Il parait vouloir me parler.

CONSTANT *à part.*

On est entré dans une petite chaumière, bon; abordons et attaquons adroitement... Hola! hé! l'ami; comment appelez-vous l'endroit où nous sommes? Eh! mais, si je ne me trompe, c'est M. Morin ?

MORIN *à part.*

Il veut jouer au fin. (*haut.*) M. Constant, vous à Soisy sous Etioles?

CONSTANT.

Par quel hazard dans ce village?

MORIN.

J'y possède une petite propriété.... vous la voyez d'ici. (*Il lui montre la chaumière.*).

CONSTANT

Ah! ah! cette chaumière! dans laquelle, par parenthèze? j'ai vu entrer une jeune personne!...

MORIN *à part.*

L'aurait-il aperçue? (*Haut.*) Une jeune personne!...

CONSTANT

Charmante, parbleu! autant que j'ai pu en juger par sa taille et sa mise élégante; M. Morin est un heureux mortel, et ce n'est point un mauvais métier que celui de confident...

MORIN *haut.*

Confident! et de qui?

CONSTANT

Que sais-je, moi! de quelqu'aimable et galant cavalier.

MORIN *à part.*

Il ne sait rien, laissons le prendre le change.

CONSTANT

Un ancien serviteur est un bouclier contre le soupçon.... on monte en voiture dans la cour de l'hôtel avec une jeune et jolie personne; on dit très-haut; « postillon, route de St.-Ger- » main. » On part, on roule, on arrive à la barrièr, un petit écu dans la main du conducteur fait tourner bride aux chevaux, et au lieu de conduire la jeune personne à St-Germain, on se trouve à Soisy, on met pied à terre, et la jolie compagne de voyage entre dans une chaumière où l'amour l'attend sans doute, tandis que l'officieux Morin fait exacte sentinelle.... Y suis-je?

MORIN

C'est étonnant comme vous avez deviné cela! Quelle sagacité! Ah! çà, confidence pour confidence; comment vous trouvez-vous dans ce village dont vous ignoriez le nom?

CONSTANT *à part.*

Ah! diable! je n'ai pas préparé ma réponse....

MORIN.

Le hazard, je parie.

CONSTANT

Vous l'avez dit.

MORIN

Je m'en serais douté : pendant que l'ancien serviteur, dont vous venez de parler, monte en voiture dans la cour de l'hôtel avec la charmante personne, un jeune officier très-aimable, et son valet très-curieux, épient dans un café voisin le moment du départ : le fouet retentit enfin dans la rue, on quitte son poste, on trouve deux chevaux qui vous attendaient à peu de distance, on suit la voiture, on arrive à

la barrière, et le voyage de St.-Germain se change en celui de Soisy, où l'on se trouve par le plus grand hazard du monde ; y suis-je ?

CONSTANT *à part.*

Il n'en a pas manqué un mot. (*Haut.*) Tenez, M. Morin ; il existe un vieux proverbe qui dit que fin contre fin....

MORIN

Je suis assez de l'avis du proverbe.

CONSTANT

A vous parler franchement, mon maître, le colonel Melville est éperduement amoureux de mademoiselle Clara.

MORIN

Je le sais.

CONSTANT

Et savez-vous aussi qu'il est capable des plus grands sacrifices pour se faire aimer ? en tout bien, tout honneur....

MORIN

Tu dieu ! cela va sans dire.

CLARA.

Air : *De l'Opéra Comique.*

Rendez justice à ses projets,
Car mon maître, malgré son âge,
De tous nos colonels français
Est le plus brave et le plus sage,
Vaincre est chez lui si naturel...

MORIN.

Je crois sans peine à sa vaillance,
Mais un brevet de colonel
N'est pas un brevet (*bis*) de constance.

CONSTANT

Trêve de plaisanteries, M. Morin.

Air : *De Marianne.*

Pour nous montrez-vous moins sévère,
Et vous verrez subitement
Se transformer votre chaumière
En un commode logement.
Il ne faut pas,
Dans certains cas,
Suivre les loix d'une morale aussère :
Servons l'amour,
Et quelque jour
Plutus pourra nous servir à son tour.

MORIN.

J'entends fort bien votre recette,
Sans scrupule, intrignons, rusons ;
Soyons adroits, un peu fripons,
Notre fortune est faite.

CONSTANT

Vous n'avez qu'un mot à dire.

MORIN

Je vois qu'il faut être franc avec vous.

CONSTANT *à part.*

Je le tiens. (*Haut.*) Vous dites-donc ?

MORIN

Je dis que la chaumière restera chaumière, attendu que je ne suis ni ambitieux, ni intéressé.

CONSTANT

M. Morin est sans doute bien payé pour se taire....

MORIN.

Supposez que cela soit, convenez que je gagne bien mon argent... Pardon, si je vous quitte, quelques petites affaires... mais motus sur tout ce que nous avons dit, au moins. (*A part,*) Victorine doit être maintenant à son poste, rentrons. (*Haut.*) Au revoir, M. Constant. (*Il sort.*)

CONSTANT, *le regardant aller.*

Il me raille encore ! les vieux renards ne sont pas faciles à museler.

SCENE IV.

CONSTANT, LE COLONEL,

LE COLONEL

Eh ! bien, qu'as-tu découvert !

CONSTANT

D'abord, un vieux valet discret comme on n'en voit pas.

LE COLONEL

Mal a droit !

CONSTANT

J'aurais voulu vous y voir, monsieur ; j'ai offert monts et merveilles, en votre nom, incorruptible.

Air : *Du pas redoublé.*

C'est vraiment un original,
La ruse le fatigue ;
Il se pique d'etre loyal,
Il méprise l'intrigue.
L'or n'a point pu, par ses attraits,
Changer son ton sauvage ;

LE COLONEL.

Cet homme-là n'est donc jamais
Sorti de son village.

CONSTANT

Ensuite, monsieur, j'ai vu entrer Mlle. Clara dans la

chaumière que vous apercevez à deux pas d'ici, et dont M. Morin est propriétaire.

LE COLONEL

Dans cette chaumière ?... seule ?

CONSTANT

Seule.... mais elle y a sans doute trouvé compagnie.

LE COLONEL

Impertinent !.. peut-être quelqu'action de bienfaisance...

CONSTANT.

C'est possible, Monsieur; un cœur bien épris qu'on se fait un devoir de consoler.

LE COLONEL.

Tu la jugerais mieux, si tu avais vu comme moi avec quelle touchante modestie elle écoutait, au bal de cette nuit, les éloges qu'on ne cessait de lui prodiguer.... Ah! Constant, cette noce a décidé du sort de ma vie.

CONSTANT.

Prenez-y garde, Monsieur, vous avez déjà été trompé tant de fois!

LE COLONEL, *à part.*

Il a raison, et ce qu'il dit n'est pas sans quelque vraisemblance; pourquoi ce changement de route, cette chaumière ?.... de la jalousie!.... allons je suis décidément amoureux.

CONSTANT.

Quel peut être le but de cette passion si forte?

LE COLONEL.

Le plus légitime; car si le cœur de Clara est encore libre, je veux demander sa main aujourd'hui même.

CONSTANT.

Un mariage! allons donc, quelle folie!

LE COLONEL.

Ce sera la dernière.

Air: *Voulant par ses œuvres complettes.*

Suivant des gouts trop infidèles,
Sans jamais consulter son cœur,
A captiver toutes les belles
Jeune on attache un point d'honneur;
Mais plus tard c'est la loi commune,
On préfère, mon cœur le sent,
Au plaisir d'en afficher cent,
Le bonheur d'en posséder une.

CONSTANT.

Tout cela est à merveille, Monsieur; mais voulez-vous que je vous donne à mon tour un bon avis?

LE COLONEL.

Quel est-il?

CONSTANT.

C'est de remonter à cheval, et d'aller au château voisin où nous attend le capitaine, qui brûle sans doute d'examiner avec vous sa nouvelle propriété.

LE COLONEL.

En retour d'un si bon avis, moi, je conseille à M. Constant, s'il ne veut pas être chassé à l'instant même, de parcourir tout le village, de prendre les renseignemens les plus exacts sur Morin, et surtout sur cette chaumière.

CONSTANT.

Oui, Monsieur.

LE COLONEL.

Quant à moi, j'apperçois une maison bourgeoise, je m'y introduit.....

CONSTANT.

Mais comment, Monsieur?

LE COLONEL.

Je ne sais : l'amour me suggèrera un moyen d'y pénétrer.

CONSTANT.

Ce ne sera pas facile, s'il y a là quelqu'aimable et jolie prisonnière.

Air nouveau.

Tenez, cet habit d'ordonnance,
Par la valeur toujours porté,
Aux gardiens de jeune beauté
Inspire peu de confiance.
Et partout vainqueur aujourd'hui,
Ce talisman que l'on révère,
Fait trembler un tuteur, un père,
Comme il fait trembler l'ennemi.

J'entends quelqu'un!

LE COLONEL.

Je me retire un moment à l'écart, et, quoiqu'il arrive, à ton retour tu m'y trouveras établi.

(Constant sort par le fond, à gauche, et le colonel à droite.)

SCENE V.

M. D'HORICOURT, CLARA, *sous le nom et le costume de Victorine.*

(Elle a une jupe et un corset en laine rayée rouge et noire, fichu d'indienne, tablier blanc à bavette, cornette platte, souliers à boucles.)

M. D'HORICOURT.

Hé bien, Victorine? t'es-tu bien amusée au mariage de ta sœur ?

VICTORINE.

Ma fine, not' maît', comme on s'amuse à une noc' de vi'-lage, mais gnia pas d'plaisir, pas de fête qui tienne, je m'trouvons encore mieux près d'vous qu'partout ailleurs.

M. D'HORICOURT.

Il ne tenait qu'à moi d'assister de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma famille; et si des raisons puissantes ne m'en eussent empêché, j'aurais eu le bonheur d'embrasser un enfant chéri dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis bien longtems.

VICTORINE.

A propos d'çà.... Monsieur, que j'sis étourdie! v'là une lettre que M. Morin vient d'apporter pour vous.

M. D'HORICOURT, *la prenant.*

C'est d'elle-même (*Il la lit tout bas, et la baise après l'avoir lue*).

VICTORINE, *à part.*

Son front s'épanouit, il sourit, il baise ma lettre, ah! qu'il me faut de courage pour ne pas me jetter à ses pieds, et sans mon projet.... (*haut*). I paraît, not' maît', que c'te lettre-là vous est ben agriable; j'aurions ben mal fait de l'oublier, pas vrai?

M. D'HORICOURT.

Tu m'aurais privé d'un grand plaisir : elle est de ma chère Clara.

VICTORINE.

Mais, quoi qu'c'est donc que c'te Clara, dont je vous entends parler si souvent?

M. D'HORICOURT.

C'est ma petite fille; elle doit être à présent de ton âge?

VICTORINE.

Pourquoi donc qu'al ne vient pas vous voir?

M. D'HORICOURT.

On l'en empêche, sans doute.

VICTORINE.

Est-ce t'i possible, ç'à? J'en ons aussi un grand-père, moi, mais, ma fine, si on voulait m'empêcher d'aller l'voir, j'saurions si ben faire que je m'approcherions d'lui, tout près, tout près....(*elle s'approche De M. d'Horicourt*), et puis j'li dirais....

M. D'HORICOURT.

Je suis bien sûr que Clara en ferait autant sans la soumission qu'elle a pour sa mère.... car c'est elle....

VICTORINE.

Ah! mais, faut tout dire aussi, c'te mère-là vous a p'têt'un mari qui vous la mène joliment; une pauv' femme est ben embarrassée en pareil cas, et t'nez, j'mettrions not' main au feu qu'la fille de M. d'Horicourt n'a jamais oublié son père; alle obtiendra son pardon, n'est-ce pas?

M. D'HORICOURT.

Jamais.

VICTORINE.

Ah! j'connaissons ben vot cœur.

Air: *Du Vaudeville des Visitandines.*

Quoiqu'je n'soyons qu'un'pauv' sarvante
J' m'appercevons ben d' tems en tems,
Qu' y a queuqu' chos' là qui vous tourmente,
Quand vous pensez à vos enfans.
A vot' plac' j'embrass'rais ma fille,
J'oublierions ben vite tout çà,...
T'nez j' crois qu'en voyant c' tableau là,
Je m'croirions presque d' la famille. (*bis*)

M. D'HORICOURT.

Bonne Victorine! tu ne connais pas les ingrats que tu défends; si tu savais ce qu'ils ont fait souffrir à ma pauvre Clara....

VICTORINE.

Bah! monsieur, puisque vous l'aimez, c'est qu' c'est une bonne fille, et j' gagerions qu'alle a oublié tout çà.

M. D'HORICOURT.

Je ne dois pas l'oublier, moi.

VICTORINE.

T'nez, not' maître, faut faire comme nous:

Air: *Du partage de la richesse.*

Sans nous croire des plus habiles,
Je pourrions conseiller, par fois,
Aux riches habitans des villes
D'imiter les bons villageois.

Aux qu'rell' comm' vous, j' sommes en butte,
Mais n' faut qu'un rien pour nous ram'ner ;
Si la tét' commence un' dispute,
L'cœur est là pour la terminer.

Mais v'là l'heure d'vot' déjeûner; Marguerite m'a dit qu'vous l' prendriais sur c'te table, j'allons l' chercher.

M. D'HORICOURT.

Victorine ?

VICTORINE.

Not' maître !

M. D'HORICOURT.

C'est ici ta première condition ?

VICTORINE.

Ah ! mon dieu oui.

M. D'HORICOURT.

Ce sera ta dernière.

VICTORINE.

J' l'espérons ben ; après vous, je n' servirons parsonne.

M. D'HORICOURT.

Continue de te conduire comme tu le fais depuis deux mois, et je ne t'oublierai pas.

VICTORINE.

Vous êtes ben bon ; mais n' faut pas oublier non pus qu'un brave homme comm' vous n' peut pas être abandonné par ses enfans.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'HORICOURT, *seul.*

Cette jeune villageoise me plaît ; le soin qu'elle prend de pallier à mes yeux les torts d'une fille ingrate, est la preuve d'un bon cœur, et cela ajoute encore à l'amitié que j'avais pour elle.... que vois-je ! un étranger !

SCENE VII.

M. D'HORICOURT, LE COLONEL, MARGUERITE, *un peu après.*

LE COLONEL.

Pardon, Monsieur, si je viens troubler votre solitude.

M. D'HORICOURT.

Serais-je assez heureux pour vous être de quelqu'utilité ?

LE COLONEL, *embarrassé.*

Oui, Monsieur. (*à part*) Comment m'y prendre ?

M. D'HORICOURT.

J'accueille avec plaisir tous les étrangers, mais surtout les militaires.

LE COLONEL.

Je m'en apperçois, Monsieur.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

A bien juger de votre cœur,
Ce noble ruban m'autorise,
Le gage heureux de la valeur
Doit l'être aussi de la franchise ;
Et l'on est sûr, quand on a vu
L'ardeur qui sur votre front brille,
Que chez vous un brave est reçu
Comme un enfant dans sa famille.

MARGUERITE, *offrant un siège.*

Monsieur a peut-être besoin de se reposer ?

LE COLONEL.

Il est vrai, car j'ai suivi ce matin une chasse très-fatigante.

M. D'HORICOURT.

Dont vous avez peut-être perdu la trace ?

LE COLONEL.

Précisément.

M. D'HORICOURT.

Vous arrivez au bon moment : un chasseur doit avoir de l'appétit ?

MARGUERITE, *vivement.*

J' vais mettre un couvert pour Monsieur ?

(*M. d'Horicourt fait signe que oui.*)

LE COLONEL.

Je ne sais, Monsieur, si je dois accepter....

M. D'HORICOURT.

C'est le déjeûner frugal d'un vieillard.

LE COLONEL.

La frugalité est une vertu militaire.

M. D'HORICOURT.

Vous acceptez ?

LE COLONEL.

Volontiers.

MARGUERITE.

Tout est prêt.

M. D'HORICOURT, *à Marguerite.*

Que Victorine vienne nous servir.

MARGUERITE.

Je vais vous l'envoyer *(Elle appelle)* Victorine! Victorine! *(Elle sort.)*

SCENE VIII.

M. D'HORICOURT, LE COLONEL, VICTORINE, *un peu après.*

M. D'HORICOURT, *s'asseyant.*

Allons, Monsieur le colonel, sans façon.

LE COLONEL, *s'asseyant aussi à table.*

Je n'en fais pas, comme vous voyez.

VICTORINE, *une petite corbeille de fruits à la main.*

(à part.) Le colonel! quel embarras!

LE COLONEL, *à part, reconnaissant Victorine.*

Que vois-je! est-ce un songe?

VICTORINE, *à part.*

Il me reconnaît *(Elle fait un mouvement pour sortir, après avoir posé la corbeille sur la table)*. Si Monsieur n'a plus besoin de moi?....

M. D'HORICOURT.

Au contraire. *(au colonel.)* Commençons par boire un coup. Allons, Victorine, verse-nous.

VICTORINE.

Oui, not' maît'.... *(Elle verse à boire à M. d'Horicourt. et ensuite au Colonel qui la regarde avec des yeux étonnés.)*

LE COLONEL, *à part, tendant son verre machinalement,*

Je ne puis revenir de ma surprise!

VICTORINE, *à part.*

Soutenons notre rôle. *(au colonel)* Mais, Monsieur, si vous ne t'nais pas mieux vout' varre qu'çà, je n' pourrons jamais....

LE COLONEL, *à part.*

Quel langage!

M. D'HORICOURT, *au colonel.*

Vous regardez Victorine?

LE COLONEL.

Ah! mademoiselle s'appelle Victorine?

VICTORINE, *avec une révérence.*

Oui, Monsieur, Victorine tout bonnement.... Ah! mon dieu, Monsieur, n' me regardez donc pas comme çà.

LE COLONEL.

Pardon, c'est que vos traits me rappellent....

M. D'HORICOURT.

De tendres souvenirs, peut-être? nous connaissons cela.

LE COLONEL, *vivement.*

Oui, de bien tendres! (*à part.*) Suivons notre plan. (*haut.)* Puis-je sans indiscrétion, mon cher hôte, vous demander s'il y a long-tems que cette jeune villageoise est à votre service?

M. D'HORICOURT.

Deux mois, et je voudrais l'avoir connue plutôt.

VICTORINE, *à part.*

M. le colonel est curieux et questionneur, rompons l'entretien. (*Haut*) Not' maît', vous oubliez que j'ons tous les jours l'habitude d'vous chanter, pendant vos repas, queuqu'chose pour vous égayer; si vous vouliez....

M. D'HORICOURT.

Tu as raison; permettez-vous, colonel?

LE COLONEL, à *part.*

La conversation lui déplaît, c'est clair....

M. D'HORICOURT.

Elle sait des chansons de village qui sont quelquefois assez gaies.

VICTORINE.

V'là q'm'y v'là.

Air nouveau de Doche.

Puisque dans cette vie,
A c'que dit un docteur,
L'illusion chérie
Est presque le bonheur;
Ah! c'est une folie
Qu'vouloir sortir d'erreur,
Quand l'apparence
Flatte d'avance, (*bis*)
Notre espoir,
Déjà c'est un' richesse;
Pour la garder sans cesse
N' faut pas vouloir
En trop savoir.

LE COLONEL, à *part.*

On me donne une leçon.

VICTORINE.

Deuxième Couplet.

A l'amant qui soupire
Et consulte nos yeux,
Par fois nous laissons lire
Le plus doux des aveux ;
Cà doit ben lui suffire
Pour qu'il se trouve heureux.
Dans le silence,
Jugeant d'avance
Sans méfiance
C' qu'il peut voir ;
S'il croit à queuqu' mystère,
Qu'il sach' que pour nous plaire,
N' faut pas vouloir
En trop en savoir.

M. D'HORICOURT, *buvant à la santé du colonel.*

A vous, colonel.

LE COLONEL.

Vous me faites honneur.

M. D'HORICOURT, *au colonel.*

Convenez qu'elle met de la grace et de la gentillesse dans ce qu'elle chante.

LE COLONEL, *la regardant fixement.*

Et même beaucoup d'intention.

VICTORINE.

Ah! ma fine, j'n'en avons pas d'autre.... qu' d'être agriable à not' maître.

M. D'HORICOURT.

C'est fort bien, Victorine. (*Au colonel*) Monsieur le colonel a-t-il l'habitude de chasser dans la forêt prochaine? (*Ils se lèvent de table.*)

LE COLONEL.

J'y viens aujourd'hui pour la première fois.

M. D'HORICOURT.

Je ne suis plus surpris si vous êtes en défaut.

LE COLONEL, *regardant Victorine.*

Oh! j'avoue que je suis tout-à-fait dérouté.

VICTORINE, *à part.*

On le serait à moins.

M. D'HORICOURT.

Ce n'est là qu'un accident assez commun aux chasseurs, et je m'en félicite, puisqu'il me procure le plaisir de vous recevoir.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, vous n'imaginez pas combien je rends grace moi-même à cet heureux hasard.

M. D'HORICOURT, *vivement.*

Il ne tiendra qu'à vous d'en faire une habitude.

Air ; *J'aime ce mot de gentillesse.*

Aux environs de ce village
Si la chasse guide vos pas,
Faites halte à mon hermitage,

LE COLONEL.

Ah ! mon cœur ne l'oubliera pas.
Ce site orné par la nature
Me présente un attrait bien doux ;
(*Regardant Victorine.*)
Mon bonheur serait, je vous jure,
D'y voir un lieu de rendez-vous.

M. D'HORICOURT.

Eh bien! regardez donc désormais ma maison comme votre rendez-vous de chasse.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, je suis confus....

VICTORINE, *à part.*

Comment parvenir à l'éloigner ?

LE COLONEL, *à part.*

Elle paraît troublée.

M. D'HORICOURT.

Mais je lis dans vos yeux l'impatience d'un chasseur ; je ne vous retiens pas plus long-temps : un des privilèges de la campagne, c'est la liberté.

LE COLONEL.

Croyez, Monsieur....

M. D'HORICOURT.

Air : *Du Vaudeville de Gille en deuil.*

Adieu, colonel, je vous laisse,
Jamais d'étiquette entre nous ;
N'oubliez pas votre promesse.

LE COLONEL.

Combien un tel accueil est doux!
Cette rencontre est le présage
De l'avenir le plus flatteur ;
Pour moi ce paisible hermitage
Devient le temple du bonheur.

M. D'HORICOURT.

Adieu, colonel, je vous laisse,
Jamais d'étiquette entre nous ;
N'oubliez pas votre promesse,
Soyez exact au rendez-vous.

Ensemble

LE COLONEL, *à part.*

Oui, ce moment à ma tendresse
Promet l'avenir le plus doux,
Sachons pourtant avec adresse
Eclaircir mes soupçons jaloux.

VICTORINE, *à part.*

Ah ! je sens trop qu'il m'intéresse,
De ses regards éloignons-nous;
Sachons du moins avec adresse
Lui taire un sentiment si doux.

(M. d'Horicourt rentre ; Victorine le suit.)

SCENE IX.

VICTORINE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à Victorine, qui veut sortir.*

Ah ! mademoiselle, un mot, de grace.

VICTORINE.

Dam, monsieur le Colonel, c'est qu'i faut qu'j'aille à mon devoir.

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Cessons, je vous en supplie, toute plaisanterie, et apprenez-moi pourquoi ce deguisement, ce langage, que je ne puis concevoir ?

VICTORINE, *avec dignité.*

Ne voyez-vous là qu'une plaisanterie, monsieur ?

LE COLONEL

Je crois encore rêver.

VICTORINE

Non, monsieur, ce n'est point un songe, je suis réellement la gouvernante du vieillard respectable dont vous venez de recevoir l'accueil le plus obligeant.

LE COLONEL

Ah ! mademoiselle, ne vous jouez pas d'un cœur que deux jours passés près de vous ont rendu si heureux ; ce changement d'habits, l'état que vous faites ici.... dites-moi, tout cela ne porte-t-il pas à croire ? ..

VICTORINE

Je veux bien excuser des soupçons dont je pourrais être

blessée. Les liens de l'amitié vous unissent depuis long-tems à ma famille, et je vous estime assez, monsieur, pour vous confier un secret, dont j'espère que vous n'abuserez pas... un sentiment profond...

LE COLONEL, *vivement.*

Un sentiment!..

VICTORINE

Oui, monsieur, un sentiment auquel est attaché le bonheur de ma vie...

LE COLONEL, *à part.*

Je n'en puis donc plus douter!

VICTORINE

Et c'est vous que je veux en faire le confident. Sachez donc que M. d'Horicourt...

LE COLONEL

M. d'Horicourt, dites-vous?

VICTORINE

Est le vieillard aimable qui vient de vous quitter.

LE COLONEL

Le père de madame d'Artimont?

VICTORINE

Lui-même, monsieur.

LE COLONEL

Ah! mademoiselle, de quelle faute je me suis rendu coupable!... que puis-je faire pour la réparer?

VICTORINE

Je vous dois la confidence toute entière. Vous n'ignorez pas sans doute les motifs qui ont éloigné M. d'Horicourt de la maison de sa fille?

LE COLONEL

Je les connais.

VICTORINE

Le chagrin d'être séparée depuis sept ans, de mon grand-père, l'espoir de fléchir son courroux, et de le ramener au sein de sa famille, m'a fait concevoir l'idée d'un projet dont vous voyez l'exécution.

Air: *Que d'établissemens nouveaux.*

Grace à cet habit villageois,
D'une amitié qui m'est bien chère
En secret je jouis deux fois,
Près d'un bon maître et d'un bon père;
Et depuis deux mois il montra
Tant d'intérêt à l'orpheline,
Que par fois l'heureuse Clara
Est jalouse de Victorine.

LE COLONEL

J'avais bien besoin de cet éclaircissement ; mais apprenez, mademoiselle, que si l'amour ne m'eût conduit sur vos traces, le hasard m'y aurait infailliblement amené, car je devais, aujourd'hui même, venir à Soisy, rejoindre M. d'Artimont au château que vous apercevez d'ici, et dont il est devenu propriétaire depuis peu de jours.

VICTORINE

Qu'entends-je ! ah ! monsieur le colonel, je n'ai pas besoin de vous recommander un secret...

LE COLONEL

Sur lequel vous pouvez compter... (*à part*) Quel trait de lumière ! .. ah ! mademoiselle, un projet... je cours me jetter aux pieds du capitaine.

DUO.

Musique de M. Doche.

Un doux espoir luit à mes yeux,
Si par un doute injurieux,
Melville a mérité votre juste colère,
Ah ! puissent avant peu
Son zèle à vous servir, et ses soins pour vous plaire,
Vous prouver un amour sincère.

CLARA, *avec dignité.*

Dont je ne recevrai l'aveu
Qu'en présence de ma mère.

(*Elle va pour sortir.*)

LE COLONEL.

Vous me quittez ?

CLARA, *reprenant le ton paysan.*

Dam, voyez-vous,
Le d' voir me rappelle chez nous,
Et faut qu' j' allions faire not' ouvrage.

LE COLONEL.

De cet aimable badinage
Ah ! je sens toute la valeur,
Il charme, il captive mon cœur.

CLARA, *de même.*

En vérité, c'est trop d'honneur
Pour un' pauvre fille d' village.

LE COLONEL, *à part.*

Amour ! achève ton ouvrage,
Et je te devrai le bonheur.

CLARA, *à part.*

Cachons-lui, par ce badinage,
Ce qui se passe dans mon cœur.

LE COLONEL.

Vous fixez à jamais mon cœur.

(Il veut baiser la main de Clara qu'elle retire.)

CLARA, *reprenant le ton de paysanne.*

En vérité, c'est trop d'honneur
Pour un' pauvre fill' de village.

Ens.

LE COLONEL, *à part.*

Amour ! achève ton ouvrage,
Et je te devrai le bonheur.

CLARA, *à part.*

Cachons-lui, par ce badinage,
Ce qui se passe dans mon cœur.

(Clara rentre.)

SCENE X.

LE COLONEL, CONSTANT.

(Suite du morceau de musique.)

CONSTANT.

Ah ! monsieur, vous voilà... laissez-moi prendre haleine,
J'ai perdu mon tems et ma peine,
Je n'ai rien découvert.

LE COLONEL.

Je sais tout.

CONSTANT.

Bon ! comment ?

LE COLONEL.

Les chevaux ?

CONSTANT.

Sont sellés, nous partons ?

LE COLONEL.

A l'instant.

CONSTANT, *gaiment.*

J'aime à vous voir raisonnable,
N'avais-je pas bien jugé
Que la belle était ?..

LE COLONEL.

Adorable !

CONSTANT.

Et moi, je suis ?

LE COLONEL.

Un sot.

CONSTANT.

Bien obligé ?

LE COLONEL, *à part.*

Ens.

Cette aventure est incroyable !
Ah ! par un injuste soupçon,
Si je me suis rendu coupable,
Je cours mériter mon pardon.

CONSTANT, *à part.*

Cette aventure est incroyable !
Il veut obtenir un pardon,
C'est une chose incontestable,
Mon maître a perdu la raison.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE, *seule, entre en rêvant.*

Le colonel Melville a parlé d'un projet... s'il pouvait être d'accord avec le mien... mais que dis-je ? s'il allait abuser de ma confiance !... Comment ai-je pu lui révéler un mystère ?... je n'ose interroger mon cœur... ma mère, M. d'Horicourt, n'y règneriez-vous plus sans partage !

Air : *Ah ! pour l'amant le plus discret.*

De garder deux secrets, l'honneur
Me faisait une loi sévère,
L'un était celui de ma mère,
L'autre était celui de mon cœur.
Mais quelle faiblesse est la nôtre !
Je n'en ai su garder aucun,
Et ma bouche, hélas ! disait l'un,
Lorsque mes yeux trahissaient l'autre.

(*Elle s'assied et tombe dans la rêverie.*)

SCENE II.

VICTORINE, MARGUERITE.

MARGUERITE

Comment ! comment ! Victorine assise, au lieu de travailler ! v'là du nouveau.

VICTORINE, *revenant à elle.*

C'est vrai, mam'selle Marguerite, un peu de fatigue...

MARGUERITE

V'là c'que c'est qu' d'aller à la nôce ! c'n'est pourtant pas l'cas d'se reposer.

VICTORINE

Voyons, qu'faut-il faire ?

MARGUERITE

N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire du jour où not' bon maître est v'nu habiter ce village ?

VICTORINE, *à part.*

Ah ! monsieur le colonel, que je vous en veux de me l'avoir fait oublier !

MARGUERITE

M. d'Horicourt, pour célébrer c't'époque-la, dote tous les ans une jeune Rosière.

VICTORINE

Dam' je n'savions pas çà, voyez-vous.

MARGUERITE

Si Victorine était depuis plus long-tems dans l'pays, elle aurait pu s'mettre sur les rangs.

VICTORINE

Oh ! je n'sommes pas pressée.

MARGUERITE

Mais vois-tu, mon enfant, pour mériter c't'honneur-là, il faut être sage, ne pas prêter l'oreille à la fleurette.

VICTORINE, *à part.*

La leçon vient à propos.

MARGUERITE

Telle que tu m'vois...

Air : *Du Vaudeville de l'Avare.*

Dans l'âge heureux où l'on sait plaire,
Je sus résister aux amans,
Et j'eus l'honneur d'etre rosière ;
Je te parle ici de long-tems. (*bis.*)
Oui, dans mes brillantes années,
Sur ma personne l'on a vu
Fleur de beauté, fleur de vertu,
Et le tems seul les a fannées.

SCÈNE III.

Les Précédens, MORIN, *accourant.*

MORIN *dépose une corbeille de fleurs sur la table.*

Mlle. Marguerite ! Mlle. Marguerite !

MARGUERITE

Eh bien, qu'est-ce ? on dirait que l'feu est à la maison.

MORIN

Je viens vous avertir que les habitans du village sont prêts à se mettre en marche.

MARGUERITE

Ah ! mon Dieu ! et ce berceau qui n'est pas encore arrange

VICTORIXE

J'allons vous aider.

MORIN

Les fleurs sont là dans une corbeille.

(Marguerite va en prendre et les attache au berceau.)

A propos, je viens d'apercevoir une dame et deux messieurs, qui dirigeaient leur promenade de ce côté. *(bas à Victorine)* J'ai reconnu votre mère avec son époux ; le colonel les accompagne.

VICTORINE, *effrayée.*

Qu'entends-je ?

MARGUERITE

Comment ! déjà des importuns !

Air : *Du Vaudeville de Rien de trop.*

Fiez-vous à ma prudence,
Je saurai, je le promets,
Empecher que leur présence
Ne trouble ici nos projets.

Ensemble

VICTORINE, *à part.*

Grands dieux ! à ma confiance
Melville ainsi répondrait !
Déjà de mon imprudence
Je vois le funeste effet.

MORIN, *à Marguerite.*

Agissons avec prudence,
De ces lieux éloignons-les,
Et qu'aujourd'hui leur présence
Ne trouble pas nos projets.

VICTORINE, *à Marguerite*

A not' maitr' prouvez vot' zèle,
Moi, je vais, et pour raison,
L'empecher, gardien fidèle
De sortir de la maison.

Ensemble

MARGUERITE.

Fiez-vous à ma prudence,
Je saurai, je le promets
Empecher que leur présence
Ne trouble ici nos projets.

VICTORINE, *à Morin.*

Au colonel, je le pense,
Il faut dire nos projets,
Et par cette confidence
En assurer le succès.

MORIN.

Agissons avec prudence,
De ces lieux éloignons-les,
Et qu'aujourd'hui leur présence
Ne trouble pas nos projets.

(Victorine rentre chez M. d'Horicourt, et Morin dans sa chaumière)

SCENE IV.

MARGUERITE, M. ET MAD. D'ARTIMONT, LE COLONEL.

MARGUERITE, *à part.*

Cela m'a l'air de personnes comme il faut; le jeune homme de ce matin est avec elle.

M. D'ARTIMONT

Corbleu ! Colonel, vous nous faites faire une promenade...

LE COLONEL.

Dont vous ne vous repentirez pas, j'en suis sûr.

MAD. D'ARTIMONT

Voilà, sans doute, l'habitation du vieillard aimable dont vous nous avez parlé ?

LE COLONEL.

Précisément. Mlle. Marguerite, peut-on voir votre maître ?

MARGUERITE, *à part.*

Si je ne m'y prends pas adroitement, v'là notre fête dérangée; (*haut*) Je suis bien fâchée d'vous r'fuser, monsieur le colonel, mais cela ne s'peut pas; il a trop d'occupation dans ce moment-ci.

LE COLONEL

Vous m'étonnez, d'après l'accueil que j'ai reçu de lui, ce matin, et l'invitation qu'il m'a faite de revenir....

MARGUERITE

C'est vrai; mais c'est aujourd'hui que tout le village s'assemble pour célébrer l'anniversaire de l'arrivée de not' bon maître: c'est dans deux heures qu'il dote et marie une jeune fille du pays, et vous sentez que tout cà lui donne ben du tracas.

MAD. D'ARTIMONT

Je vois, Colonel, que vous avez fait un portrait ressemblant de votre nouvel ami.

M. D'ARTIMONT, *au Colonel.*

Ce que vient de dire cette vieille femme ajoute encore au désir que vous m'avez donné de le connaître.

MARGUERITE, *à part.*

Comment! cette vieille ?

M. D'ARTIMONT, à *Marguerite.*

Nous voulions l'engager à visiter ses voisins, les nouveaux propriétaires du château.

MARGUERITE.

Monsieur ne voisine jamais.

MAD. D'ARTIMONT.

Le zèle de ces bons villageois mérite des éloges.

MARGUERITE

Not' maître est si bon, qu'c'est à qui s'empress'ra de l'dissiper; car, voyez-vous, il a queuqu'fois d'la tristesse.

LE COLONEL

Je ne m'en suis pas aperçu ce matin.

MARGUERITE, à *Mad. d'Artimont.*

Çà tient à des chagrins d'famille.

LE COLONEL, *l'interrompant.*

Nous ne vous demandons pas cela, Mlle. Marguerite.

MAD. D'ARTIMONT.

Laissez-la parler.

M. D'ARTIMONT.

Corbleu ! je crois qu'il ne faudra pas la presser pour cela.

MARGUERITE, à *part.*

Cela m'a l'air d'une digne femme. (*haut*) Oui, madame, des chagrins de famille. Croiriez-vous qu'un si brave homme est abandonné par ses enfans.

LE COLONEL, *inquiet.*

Marguerite, ce sont là des secrets...

M. D'ARTIMONT

Qui ne nous regardent pas; le colonel a raison.

MAD. D'ARTIMONT

Mais comment votre maître fait-il pour vivre, à son âge, au milieu d'étrangers ?

MARGUERITE

D'étrangers !

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Quand on possède ses vertus,
Vivre heureux partout est facile;
Tous regrets seraient superflus,
Car pour deux cœurs qu'il a perdus,
Chez nous il en trouve mille.
C'est par ses soins compatissans
Que dans ces lieux la gaité brille;
Les malheureux sont ses enfans,
Vous voyez (*bis*) qu'i n'man qu' pas d'famille.

MAD. D'ARTIMONT

Si les fêtes que nous préparons au château, pouvaient contribuer à le distraire ?...

MARGUERITE

Oh ! je n'en crois rien.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Mon maître, j'vous l' dis franchement,
Qui de simplicité se pique,
Préfèr' son petit logement
Au château le plus magnifique ;
Il dit que d' loin rien n'est si beau,
Mais aussi souvent il répète
Que la guerre est dans le château,
Et la paix dans la maisonnette.

M. D'ARTIMONT

Cette habitation, d'ailleurs, est dans une position charmante ; elle semble être une dépendance de mon château.

LE COLONEL, *vivement.*

C'est la réflexion que je faisais ce matin.

Même air.

J'ai vu plus d'un site riant
Que votre domaine rassemble,
La vue en est belle, et pourtant
Quelque chose manque à l'ensemble.
Mais grace à certain plan nouveau,
Que pour vous l'amitié projette,
Nous pourrons peut-être au château
Unir encor la maisonnette.

MARGUERITE

En v'là ben d'une autre à présent ! Comment ! vous voudriez faire quitter à mon maître le seul asile qui lui reste ? C'est indigne, M. le Colonel, vous qu'il a reçu c'matin si amicalement !

M. D'ARTIMONT, *au Colonel.*

Quoi ! vous croyez que ce bon vieillard consentirait....

LE COLONEL

J'espère que nous le déterminerons à changer de demeure.

MARGUERITE

C'est affreux ! c'est horrible.

LE COLONEL

Là, là, bonne Marguerite.

MARGUERITE

Je ne suis point bonne, quand j'entends pareille chose... vouloir acheter not' maison... (*à part*) ah ! si j'avais su cela, je ne leur aurais pas fait tant de politesses... (*haut*) J' vous demande ben pardon de vous quitter.

MAD. D'ARTIMONT

Nous reviendrons dans un autre moment.

MARGUERITE

A propos, qui nommerai-je à mon maître ?

M. D'ARTIMONT

Le capitaine...

LE COLONEL, *l'interrompant*

Il n'est pas nécessaire, parlez-lui seulement de l'officier qu'il a reçu ce matin.

MARGUERITE

Tout comme il vous plaira, monsieur le Colonel. Je suis ben votre servante. (*elle sort*) Acheter not' maison ! acheter not' maison ! (*elle rentre.*)

SCÈNE V.

LE COLONEL, M. et Mad. D'ARTIMONT.

MAD. D'ARTIMONT.

Cette femme paraît attachée à son maître... mon ami, sa conversation m'a rappelé des torts...

M. D'ARTIMONT

Allez-vous encore me parler de votre père, de cet homme inflexible, qui ne sut jamais juger mon cœur ?

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

De ce vieillard l'humeur sombre et sauvage
Me fatiguait par d'éternels avis ;
Il comptait trop sur les droits de son âge,
Et son orgueil se croyait tout permis.

MAD. D'ARTIMONT.

Dans tous les tems la vieillesse et l'enfance,
Par un grand cœur se virent protéger :
Sur l'un où l'autre exercer sa vaillance,
C'est s'avilir au lieu de se venger.

N'avait-il pas droit de vous reprocher une brusquerie ?...

M. D'ARTIMONT

Qui tient à ma franchise.

MAD. D'ARTIMONT

La moindre démarche de votre part aurait prévenu une rupture...

M. D'ARTIMONT

Qui ne m'a pas moins affligé que vous; mais de ma vie je ne ferai les premiers pas.

LE COLONEL, *à part.*

Il ne faut jurer de rien.

MAD. D'ARTIMONT

Vous avez plus de sensibilité que vous n'en faites paraître; mais elle se cache sous une enveloppe...

M. D'ARTIMONT

Quelquefois sauvage, je le sais, et sans elle les honneurs et les récompenses auraient payé quelques traits de ma vie qui le méritaient peut-être.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Vingt fois sur la mer orageuse,
Je me rendis maître des vents;
Mais la mer est moins dangereuse
Que le séjour des courtisans.
Aux approches de cette plage,
Le vent change vingt fois par jour;
Aussi, corbleu! c'est à la cour
Que j'ai fait mon premier naufrage.

LE COLONEL

Allons, mes amis, occupons-nous de choses plus agréables; la fête dont nous a parlé Marguerite me suggère une idée que je crois bonne.

M. D'ARTIMONT.

Est-ce encore une nouvelle promenade? Je vous avertis que je suis très-fatigué.

LE COLONEL.

Le but de notre petit voyage était de connaître votre voisin, l'aimable habitant de la maisonnette....

M. D'ARTIMONT.

Sans doute.

MAD. D'ARTIMONT.

Eh bien! quelle est votre idée, colonel?

LE COLONEL.

Il faut que nous prenions une part active à la fête.

M. D'ARTIMONT.

Quelle folie!

TRIO.

Air : *La Signora malade.*

MAD. D'ARTIMONT.

Pour faire connaissance,
Le moyen est heureux.

M. D'ARTIMONT.

Il faut avec prudence
Éviter tous les yeux.

LE COLONEL.

Retirons-nous dans ce bosquet,
Pour rêver à notre projet.
(*à part.*) Ah! si je ne m'abuse,
Cette innocente ruse
Finira leurs débats.
(*haut.*) On porte ici ses pas!
Je l'entends; le voici!
Cachons-nous par ici.

TOUS LES TROIS.

Je l'entends, le voici;
Cachons nous par ici.

(*Ils s'éloignent.*)

SCENE VI.

VICTORINE, *entrant la première, et regardant d'un air inquiet s'ils sont éloignés.* M. D'HORICOURT, *un livre à la main.*

M. D'HORICOURT.

Ce conte est charmant! c'est un tableau de famille qui m'a vivement ému.

VICTORINE.

Mais vous êtes trop bon d'vouloir comm'çà lire tout haut, çà vous fatigue.

M. D'HORICOURT.

Que je te plains, Victorine, de ne savoir pas lire! tu es privée d'un grand plaisir.

VICTORINE.

Ah! si je ne lisons pas dans les livres, j'avons une autre magnère qu'jons apprise toute seule, et qui ne m'trompe jamais.

Air: *Femmes, voulez-vous éprouver?*

J'avons déjà ben profité,
Tant l' désir d'apprendre m'enflamme:
Sur ce front où s' peint la bonté,
Tout couramment j' lisons votre ame;
Dans ces yeux remplis de douceur,
J' voyons écrit l' mot bienfaisance;
Et quand j'examine mon cœur,
J'y lis le mot reconnaissance.

M. D'HORICOURT.

L'aimable enfant! (*On entend de la musique*) Qu'est-ce que j'entends donc là? vois un peu Victorine

VICTORINE, *regardant.*

Ma fine, c'est les habitans du village avec d'la musique.

M. D'HORICOURT.

Quelle fête est-ce donc aujourd'hui?

VICTORINE.

Celle à tout le monde ; n'sommes-nous pas le 18 juillet?

M. D'HORICOURT.

Tu as raison.

VICTORINE, *à la cantonnade.*

Par ici, par ici.

SCENE VII.

M. D'HORICOURT, le Magister, THERÈSE, CÉCILE; URSULE, MORIN, deux Prétendus, VICTORINE, Villageois et Villageoises.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Air : *Chantons tous la bonne Lise.*

Du cœur suivant le langage,
Tous vos enfans chantent leur
Bienfaiteur;
Vot' arrivée au village
Fut l'époque d' leur bonheur.

LE MAGISTER, *à M. d'Horicourt.*

On vous voit donner sans cesse
Aux garçons de ce pays
D' bons avis,
Des secours à la vieillesse,
Aux fillettes des maris.

CHŒUR.

Du cœur suivant le langage, etc.

LE MAGISTER, *à M. d'Horicourt.*

Monsieur nous venons offrir à votre choix les jeunes filles, parmi lesquelles vous avez la bonté d'en doter une, et je vais avoir l'honneur de vous donner connaissance de leurs mœurs et conduite, d'après les renseignements pris par nous.

VICTORINE, *à Morin.*

Il faut absolument que tu entretiennes le Colonel en particulier.

MORIN.

Rapportez-vous en à moi; et si je ne puis pas lui parler seul, cette lettre l'instruira de votre projet.

(Il sort du côté par où le Colonel est parti.)

SCENE VIII.

Les Précédens, excepté MORIN,

(Toutes les jeunes filles font le rond autour du Magister et de M. d'Horicourt.)

LE MAGISTER, *à M. d'Horicourt.*

Voici les noms et les titres des prétendantes. *(Il lit et appelle)* Thérèse Leblanc *(elle se présente), (lisant)*, dix-huit ans, sage, douce et appliquée à ses devoirs. *(M. d'Horicourt l'examine et lui parle bas)* Thérèse Leblanc, quel est votre prétendu ?

THÉRÈSE LE BLANC.

Pierre l'Affût, fils du garde-chasse du château.

M. D'HORICOURT.

C'est bien.

THÉRÈSE LE BLANC, *sautant de joie.*

J'aurai la rose.

LE MAGISTER, *continuant de lire et d'appeler.*

Cécile Marcel *(elle se présente)*, vingt ans, orpheline de père et de mère, honnête, laborieuse, et nourrissant de son travail son grand-père, âgé de quatre-vingts ans.

M. D'HORICOURT, *la prenant par la main.*

A merveille, Cécile *(il l'embrasse)*.

THÉRÈSE LE BLANC, *tristement.*

Il l'embrasse, adieu la rose !

LE MAGISTER.

Cécile, quel est le nom de votre prétendu ?

CÉCILE MARCEL.

Jacques Marcel, mon cousin, bûcheron dans la forêt de Sénart.

LE MAGISTER.

C'est bon. *(il lit et appelle)* Ursule Michaut. *(elle se présente)* douce, obéissante, et aimant à s'instruire; quatorze ans et demi.

M. D'HORICOURT.

C'est bien jeune.

URSULE MICHAUT.

Ah ! Monsieur, çà ne fait rien.

LE MAGISTER.

Ursule Michaut, quel est le nom de votre prétendu ?

URSULE MICHAUT.

I'n'a pas d'nom, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Son état ?

URSULE MICHAUT.

I' n'en a pas.

LE MAGISTER.

Où est-il enfin ?

URSULE MICHAUT.

J'n'en sais rien, Monsieur l' Magister, puisque je n'en ai pas.

LE MAGISTER.

Comment ! pas de prétendu ?

URSULE MICHAUT.

Hé non, moi j'ai cru que l'on fournissait tout.

M. D'HORICOURT.

Elle est naïve. Je crois, ma petite Ursule, que tu peux encore attendre au moins un an ou deux.

URSULE MICHAUT.

C'est bientôt dit.

LE MAGISTER, *écrivant.*

Ursule Michaut remise à deux années.

URSULE MICHAUT, *vivement.*

Monsieur n'a dit qu'un an.

M. D'HORICOURT.

Ursule est de bonne volonté.

LE MAGISTER.

Monsieur a donc à prononcer entre Thérèse Leblanc et Cécile Marcel, qui attendent avec impatience....

M. D'HORICOURT.

Air : *de la Piété filiale.*

Je conçois leur empressement,
Il est même d'un bon augure ;
Puisqu'aujourd'hui la vertu la plus pure
Doit obtenir et la rose et l'argent.

(Il prend une rose à un rosier qui se trouve près de lui.)

Fleur, dans nos bosquets sans rivale,
Tu paras l'orgueil trop souvent ;
Deviens ici le modeste ornement
De la piété filiale.

(Il donne la rose à Cécile Marcel.)

Pour que tout le monde soit content, je donne cent écus à Pierre l'Affût, en lui laissant la liberté de les faire partager

à qui bon lui semblera. Mes amis, retournez à vos travaux, et à demain les deux noces.

LE MAGISTER, *aux villageois.*

Retirons-nous, mais ce ne sera pas pour long-tems.

TOUS LES PAYSANS.

(Reprise du premier Chœur.)

Air : *Chantons tous la bonne Lise.*

Du cœur suivant le langage,
Tous vos enfans chantent leur
Bienfaiteur ;
Vot' arrivée au village
Fut l'époque d' leur bonheur.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

M. D'HORICOURT, VICTORINE.

VICTORINE.

N'faut pas d'mander si ces gens là vous aimont ben.

M. D'HORICOURT.

Etre aimé est le seul bonheur d'un vieillard.

VICTORINE, *à part.*

Morin ne revient pas. *(haut)* Vous êtes p'têt' fatigué not' maître ?

M. D'HORICOURT.

Au contraire, la gaîté franche de ces bons villageois m'a fait du bien.

VICTORINE.

C'est qu'çà est venu tout juste dans l'moment de c'que vous appelez vout' méridienne.

M. D'HORICOURT.

N'importe, c'est du tems bien employé, et je vais maintenant achever de lire ce chapitre *(il s'assied sur le banc.)*.

VICTORINE.

Et moi, j'men vais travailler auprès d'vous comme de coutume *(elle apporte son rouet, s'assied de l'autre côté, et paraît réfléchir)*.

M. D'HORICOURT, *interrompant sa lecture.*

Eh bien ! Victorine, qu'as-tu donc fait de ta gaîté ?

VICTORINE, *revenant à elle.*

Je n'suis pas triste, Monsieur, mais j'pensions à ces braves

gens qui étiont-là tout à l'heure, il m'semblait vous voir entouré d'vos enfans.

M. D'HORICOURT.

De mes enfans !

VICTORINE.

Mais j'vous empêchons de lire? v'là que j'travaille. (*à part*) Cachons-lui mon inquiétude.

(*Elle file au rouet en chantant*):

Air : *Dico d'Jeannette.*

Les jours de fêtes,
Drès qu'arrivait l' soir,
Larirette,
Au bois d' noisettes
V'nait un fantôme noir.
La seul' Fanchette,
Qu'était cependant,
Larirette,
La plus jeunette,
S' moquait du r'venant.

(*A part*) Le colonel aura-t-il réussi dans son projet? Que je désire et que je crains cette entrevue!

(*Elle regarde de tems en tems pour voir si M. d'Horicourt n'est point endormi.*)

Tout l' mond' s'inquiète;
Un soir cependant,
Larirette,
Queuqu' z'un qui l' guette,
Voit qu' c'est un amant;
V'là qu' çà s' répète,
Et depuis ce tems,
Larirette,
Pas un' fillette
N'a peur des r'venans.

(*Elle regarde et voit M. d'Horicourt endormi.*)

Il est assoupi, cessons un moment d'être Victorine. (*elle s'approche pour l'embrasser*) S'il allait s'éveiller... si l'on m'apercevait... (*elle regarde au fond du théâtre*) n'importe, je ne puis résister au plaisir de l'embrasser; il y a si long-tems que je suis privée de ce bonheur.

(Elle le baise au front. Morin parait dans le fond; Victorine lui fait signe.)

MORIN, à *Victorine.*

Tout est prêt.

(Le baiser a éveillé M. d'Horicourt. Victorine se remet vite à son rouet, en répétant le refrein de sa chanson. Morin fait signe à la cantonnade. Le Colonel, M. et Mad. d'Artimont, mêlés aux Villageois, entrent doucement et attendent dans le fond le moment de s'approcher.)

SCENE X ET DERNIÈRE.

M. D'HORICOURT, VICTORINE, LE COLONEL, M. D'ARTIMONT, Mad. D'ARTIMONT, MORIN, MARGUERITE, le Magister, Villageois et Villageoises.

M. D'HORICOURT, *s'éveillant.*

C'est singulier, il y a long-tems que je n'ai éprouvé une pareille sensation ; Victorine ?

VICTORINE.

Not' maître ?

M. D'HORICOURT.

Tu n'as vu personne ?

VICTORINE

Personne, not' maître.

M. D'HORICOURT.

J'ai cru...

VICTORINE

Quoi donc ?

M. D'HORICOURT

Ce que c'est que l'illusion d'un songe !

Air : *Quand toi sortir de la case* (de Paul et Virginie.)

Clara, ma fille chérie,
Etait là devant mes yeux ;
Les derniers jours de ma vie
En étaient les plus heureux ;
Clara faisait avec ivresse,
Surprise de me retrouver,
Le serment de m'aimer sans cesse.

VICTORINE.

Mais ce n'est pas là rever. *(bis)*

D'après ce que vous m'avez dit d'elle.

M. D'HORICOURT

Ecoute, écoute.

Même Air.

D'une erreur trop condamnable,
Ma fille se repentait ;
J'ai vu son époux coupable,
Que l'amitié ramenait.
Je croyais, dans la douce ivresse
Qu'un tel songe fait éprouver,
Les presser comme je te presse.

Ensemble

VICTORINE.

Mais ce n'est pas là rêver.

M. D'HORICOURT.

Pourquoi n'est-ce que rêver!

M. et Mad. D'ARTIMONT, LE COLONEL, LES VILLAGEOIS.

Non, ce n'est pas là rêver.

M. D'HORICOURT

(*Se retournant, aperçoit sa fille et son gendre.*)

Ciel ! qu'ai-je vu ?

Mad. D'ARTIMONT

Votre songe réalisé.

M. D'HORICOURT.

Venir troubler ma solitude, malgré mes ordres ?

Mad. D'ARTIMONT

Peut-on obéir à celui de ne plus voir un père ?

M. D'HORICOURT, à *M. d'Artimont.*

Vous aussi, M. le capitaine ?

M. D'ARTIMONT

Vous connaissez ma franchise, Monsieur. Votre place a toujours été là, il ne tient qu'à vous de la reprendre.

Mad. D'ARTIMONT

Mon père !

M. D'HORICOURT, *cherchant des yeux.*

Pourquoi n'avez-vous pas amené le seul être qui pouvait plaider votre cause auprès de moi ? Où est ma chère Clara? Nos cœurs ne peuvent s'entendre, puisqu'elle n'est point ici.

VICTORINE

Ah ! monsieur, refuserez-vous à Victorine la seule grace qu'elle vous demandera de sa vie ?

Mad. D'ARTIMONT, *reconnaissant Clara.*

Que vois-je, ma fille !

LE COLONEL

Elle-même.

M. D'HORICOURT, *sans regarder Victorine.*

Où est-elle ?

VICTORINE, *aux pieds de M. d'Horicourt.*

A vos pieds, où elle implore la grâce de sa mère.

M. D'HORICOURT, à *Mad. d'Artimont.*

Ainsi donc, tandis que vous m'abandonniez, elle me pro-

diguait sa tendresse, et sous les habits de l'indigence, elle mettait son bonheur à me distraire de mes chagrins, à vous excuser auprès de moi.

VICTORINE.

Air : *L'un est le Fils du sentiment.*

Ah! souffrirez-vous que Clara
Pour une mère en vain vous presse?

M. D'HORICOURT.

La fille qui m'abandonna,
Mérite-t-elle ma tendresse?

VICTORINE.

Votre cœur fait un vain effort,
Pardonnez à votre famille;
Et si ma mère eut quelque tort,
Ne l'apprenez pas à sa fille.

M. D'HORICOURT.

Tu es un ange, on ne peut te résister.

(*Il presse ses enfans dans ses bras, après quoi il aperçoit le colonel.*)

VICTORINE, à *sa mère.*

J'ai moi-même un pardon à obtenir.

(*Mad. d'Artimont l'embrasse.*)

M. D'HORICOURT.

Ah! M. le colonel, excusez-moi; dans un pareil moment, on peut oublier...

LE COLONEL

Vous m'avez invité à vous visiter monsieur, j'ai usé de la permission, et je suis venu bien accompagné, comme vous voyez.

MARGUERITE, à *Morin.*

Je ne reviens pas de tout ce que je vois!

M. D'HORICOURT.

Quoi! monsieur, c'est à vous que je dois... comment pourrai-je jamais m'acquitter?...

LE COLONEL

Dites un mot, monsieur, et c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance.

M. D'ARTIMONT

Approuvez la promesse que nous avons faite à M. le colonel de la main de Clara.

M. D'HORICOURT, à *Clara.*

Qu'en dis-tu?

CLARA.

Jamais l'obéissance ne m'aura paru plus facile.

MORIN, à *M. d'Horicourt.*

Vous voyez encore un coupable, monsieur...

M. D'HORICOURT

A qui, pour punition, je donne les six arpens de prés qui environnent sa chaumière.

M. D'ARTIMONT, à *d'Horicourt.*

Vous apercevez d'ici notre nouvelle habitation, nous espérons qu'elle deviendra la vôtre ?

M. D'HORICOURT

J'y consens, mais je viendrai souvent à la maisonnette, dont Marguerite fera désormais les honneurs.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Les nœuds d'une heureuse alliance
Peuvent-ils être mieux tissus,
L'un est cité pour sa vaillance,
L'autre est riche de ses vertus.
Oui, dans cette union prospère
De la valeur et des attraits,
Je crois voir le dieu de la guerre
Sourire à l'ange de la paix.

MARGUERITE, *à M. d'Horicourt.*

Vous partez et la solitude
M'inspira toujours de l'effroi.

MORIN, *à Marguerite.*

Unis déjà par l'habitude,
Suivons une plus douce loi ;
Devenez notre ménagère,
Entre époux jeunes et bien faits.
Si l'amour allume la guerre,
Nous serons sûrs de vivre en paix.

LE COLONEL, *à Clara.*

Combien la chaine qui nous lie
A mon âme offre de douceur !
Oui, je vais partager ma vie
Entre la gloire et le bonheur,
On dit que l'hymen et son frère
Ont ensemble plus d'un procès ;
Depuis long-tems ils sont en guerre,
Nous leur ferons signer la paix.

Mad. D'ARTIMONT.

Une aimable médiatrice
Que la nature unit à nous,
Par une ruse protectrice
Aujourd'hui nous rapproche tous.

(à M. d'Horicourt.)

O ! vous que du doux nom de père
Je puis appeller désormais,
J'ai trop gémi de notre guerre,
Mon cœur vous répond de la paix.

M. D'ARTIMONT.

Dans ce monde chacun se presse ;
S'agite, intrigue, se débat,
Et pendant toute la jeunesse,
Notre vie est presqu'un combat.
Heureux au bout de sa carrière,
Qui sans remord et sans regrets,
Après avoir bien fait la guerre,
Jouit du calme de la paix.

CLARA, *au Public.*

Ce modeste habit de village
Pour Victorine est d'un grand prix ;
Elle jouit de son ouvrage
En voyant ses parens unis.
Comme elle, redoutant la guerre,
Jalouse du même succès,
Entre l'auteur et le parterre
Clara vous demande la paix.

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE des pièces qui se trouvent chez J. N. BARBA, libraire Palais Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51, à Paris.

Aveugles (les) de Franconville, opéra en un acte. 1 fr. 25 c.
Acteur (l') dans sa loge, vaudeville à travertissement, de Mayeur. 1 fr.
Belle (la) au Bois dormant, vaud. en 2 actes, avec les airs notés, par MM. Bouilly et Dumersan. 1 fr. 80 c.
Deux Edmon, vaudeville en 1 acte, de Barré, Radet et Desfontaines. 1 fr. 25 c
Deux Gendres (les), comédie en 5 actes, en vers, par M. Etienne. 2 fr.
Deux Lions (les), vaudeville en un acte, par Barré, Picard, Radet, Desfontaines. 1 fr. 25 c.
Espoir (l') réalisé, vaudeville en 1 acte, par M. Despres. 1 fr.
Epreuve (l'), ou la Double Etourderie, vaudeville à travertissement, à 2 acteurs, par les auteurs de *M. de la Hure*. 1 fr.
Expédiens (les), par MM. Dumolard et C. 1 fr. 25 c.
Grégoire (M.), ou Courte et Bonne, vaudeville en 1 acte, de Chazet, Merle et Desessart. 1 fr. 25 c.
Mariage (le) de Charles Collé, vaudeville en 1 acte d'Armand Gouffé, Simonnin et Brazier. 1 fr. 25 c.
Mariage (le) de la Valeur, vaud. en 1 acte, par Després. 1 fr.
Marquis (le) de Carabas, ou le Chat botté, folie-vaud. en 2 actes, par Brazier et Simonnin 1 fr.
M. de la Hure, ou le Troyen à Paris, vaudeville en 1 acte, de Després et Théodore. 1 fr.
Nuit (la) champêtre, vaudeville en 2 actes, de Mague Saint-Aubin, troisième édition. 1 fr. 25 c.
Petite (la) Cendrillon, ou la Chatte Merveilleuse, vaudeville en 1 acte de Désaugiers et Gentil. 1 fr. 25 c.
Rentes (les) Viagères, vaudeville en 1 acte, de Martainville, deuxième édition. 1 fr. 25 c.
Servante (la) de qualité, drame en 3 actes de Pelletier-Volmerange, rep. sur le théâtre de l'Impératrice. 1 fr. 50 c.
Tapin, ou le Tambourineur de Pantin, vaud. en 1 acte de Martinville, 2e. édition, avec un nouveau dénouement. 1 fr.

PQ 2367 M4P4

Moreau, Charles François Jean Baptiste
La petite gouvernante

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY